

Thérèse de Lisieux et la famille : libres variations

Jacques Gauthier

Université Saint-Paul, Ottawa

Un jour, j'ai ouvert la porte à Thérèse de Lisieux et elle a pris toute la place. On ne résiste pas facilement à son envahissement; cette jeune femme brûle tout ce qu'elle touche. Plus jeune, je m'étais approché d'elle en lisant son *Histoire d'une âme*, appelée alors *Manuscrits autobiographiques*. Elle me préparait discrètement à l'accueillir chez moi. Ce fut en 1995, suite à une pneumonie qui marqua la fin d'un passage difficile au mitan de ma vie¹. Elle m'a fait prendre tout un tournant, celui de l'abandon en Jésus. Elle m'a aidé à accepter librement ma mort. Depuis ce jour, c'est la vie que j'accueille. Il s'en est suivi quelques pèlerinages à Lisieux et trois livres sur sa vie et son message². C'est vous dire que Thérèse est pour moi plus qu'un simple sujet d'étude. Voilà pour ma petite histoire d'une âme.

¹ Je relate cette rencontre particulière avec Thérèse dans mon essai sur *La crise de la quarantaine*, Paris, Sarmant, 1999, p. 35-37.

² Une biographie à la deuxième personne : *Toi, l'amour. Thérèse de Lisieux* (traduit en italien), Sillery, Anne Sigier, (réimpression 2001); une étude sur sa spiritualité et sa théologie : *Thérèse de l'Enfant-Jésus, docteur de l'Église*, Sillery, Anne Sigier, 1998; un dialogue à partir de ses textes : *Entretiens avec Thérèse de Lisieux*, (traduit en anglais), Montréal et Paris, Novalis et Bayard, 2001.

Ce préambule inusité rejoint le style direct de la jeune sainte qui s'exprimait au « je » dans ses écrits³. Le titre de ce colloque m'invite à utiliser ce ton plus personnel : « Thérèse de Lisieux, une parole pour aujourd'hui ». Pie XI allait encore plus loin lorsqu'il affirmait, le 11 février 1923, que Thérèse était une « parole de Dieu » pour notre temps. Il revient sur cette expression le 30 avril lors d'un discours aux pèlerins français : « Le bon Dieu nous dit bien des choses par elle qui fut sa Parole vivante »⁴. Pas étonnant que Jean-Paul II l'ait proclamé Docteur de l'Église le 19 octobre 1997, affirmant qu'elle était devenue une « icône vivante de Dieu »⁵.

Quelle parole Thérèse de Lisieux a-t-elle à dire aux familles d'aujourd'hui? Elle n'a rien écrit sur la famille. Cette femme pratique n'est pas une théoricienne qui argumente sur des concepts. Sa vie lui sert de médium, et comme disait McLuhan : « Le médium, c'est le message ». Ajoutons que Thérèse ne fut jamais attirée par le mariage, le couple, les enfants. L'Église a cultivé depuis si longtemps le mépris du corps et la peur de la sexualité, que l'idéal de la virginité fut, il n'y a pas si longtemps encore, la voie par excellence de la sainteté, après le martyre⁶.

3 Pour une défense et illustration des écritures autobiographiques, voir les chroniques de Philippe LEJEUNE, *Pour l'autobiographie*, Paris, Seuil, 1998.

4 « Prélude » de Mgr Gaucher dans *Jean Paul II. La science de l'amour divin*, Paris, Centurion/Cerf, 1998, p. 13. C'est sous le pontificat de Pie XI que Thérèse fut canonisé en 1925 et déclaré Patronne des missions en 1927.

5 Thérèse est parole et visage de Dieu, à l'image de Jésus qui est le Chemin, la Vérité et la Vie. Elle est une parole qui parle de Jésus, un visage qui est tourné vers Jésus, un chemin qui conduit à Jésus, une vérité qui mène à l'Évangile de Jésus, une vie qui témoigne de la Résurrection de Jésus. Ce lien étroit est souligné fortement dans le choix du thème de la venue du reliquaire de Thérèse au Canada à l'automne 2001 : À la rencontre du Christ avec Thérèse de Lisieux.

6 « Par exemple, Il y a une façon particulière d'incarner les vertus théologiques, une manière d'offrir son être à Dieu qui sont propres à l'être familial et qui ne correspondent pas, entre

Thérèse accorde, dans ses écrits, une place centrale à la vie quotidienne et à la fécondité de l'amour. Elle part toujours du « vrai de la vie » (A 31r)⁷ pour aller vers Dieu et les autres, et ce dans une belle intégration de son affectivité. Ainsi, ce qui l'intéresse, c'est « sa » famille, non « la » famille; voilà sa référence concrète, le terreau dans lequel elle s'enracine, grandit, s'épanouit, souffre, se libère. Je ne m'attarderai pas à la dynamique si particulière de la famille Martin; d'autres l'ont fait avant moi⁸. Son sentiment d'appartenance à Jésus éclôt dans cette famille de commerçants (sa mère dirige des employés et son père a une bijouterie) où la logique de la réciprocité (donner-recevoir) est importante⁹.

autres, à l'être monastique. Et pourtant, on a assujetti le mariage et la famille à la spiritualité monastique et cléricale, à la vie consacrée comme modèle de la vie conjugale, à la vie de la Sainte Famille comme modèle divin de la vie familiale. Jusqu'à une époque récente, les futurs prêtres n'avaient jamais entendu parler de spiritualité conjugale et familiale. De son côté, l'Eglise officielle n'a-t-elle pas surtout canonisé des papes, des évêques, des prêtres, des vierges, des martyrs, des veuves et tout au plus, quelques rois comme Louis IX! Plus souvent qu'autrement, le mariage était présenté comme une perte de la virginité et comme un remède de la concupiscence. La sainteté, qui se mesurait souvent au degré de séparation du monde, était ce qui se rapprochait le plus de la continence, de l'idéal de la vie monastique ». Jacques GAUTHIER, « Vie familiale et vie théologique », *Église et Théologie*, 20, 1989, p. 306.

⁷ A 31r signifie le manuscrit A, recto du folio 31, tandis que v est le verso du folio. Nous avons choisi l'excellente édition critique des écrits autobiographiques de Thérèse, selon la disposition originale des autographes, telle qu'établie par Conrad De Meester dans son livre *Histoire d'une âme de Sainte Thérèse de Lisieux*, Sarment, 2001. Les lettres renvoient aux destinataires des manuscrits, selon cet ordre qui respecte mieux l'intention de Thérèse et de ses soeurs: Manuscrit A (Agnès), Manuscrit G (Gonzague), Manuscrit M (Marie). Les mots en italiques sont ceux qui sont soulignés par Thérèse.

⁸ Voir les actes du Colloque organisé à Lisieux en 1999 sur ce double thème : *Thérèse et sa famille, Thérèse et la famille d'aujourd'hui*. À noter, que la moitié des interventions portent sur la famille de Thérèse, surtout Zélie et Louis Martin, Léonie et Céline. Les Actes de ce Colloque sont publiés dans les numéros 157, 158, 159, 160 de *Vie Thérésienne* (2000).

Voir aussi Stéphane-Joseph PIAT, *Histoire d'une famille*, Lisieux, Office central, 1946, ainsi que *Correspondance familiale de Zélie Martin*, Lisieux, Office central, 1958.

⁹ Il serait intéressant de relever dans une autre étude les mots qu'emprunte Thérèse à la réalité économique, comme cette devise de Jean de la Croix écrite dans ses armoiries : « L'Amour ne se paie que par l'Amour » (A 85v). Elle chante dans son poème *Vivre d'Amour* : « Ah! sans compter je donne étant bien sûre / Que lorsqu'on aime, on ne calcule pas! ».

Mes propos seront surtout des libres variations, des impressions, sur ce couple inédit : Thérèse et la famille. Libres variations, un peu à la manière de Bach dans ses « Variations de Goldberg » (édition Glenn Gould) ou dans son « Art de la fugue » (édition Hermann Scherchen). Je pense aussi aux peintres impressionnistes, - Monet, Pissarro, Renoir, Cézanne -, qui rendaient l'impression éveillée en eux par les nuances qu'ils voyaient dans les paysages. J'entends le mot « impression » dans le sens que lui donnait Montaigne : l'action d'un corps sur un autre. Donc, le corps de Thérèse, si actif dans la communion des saints, et le *corpus* de ses écrits, véritables reliques de son héritage, se pressent sur mon corps et appellent cette parole de moi qui se veut l'écho de sa parole, comme si ma voix prolongeait la sienne.

Ces libres variations sur Thérèse et la famille, je vais les jouer en six partitions qui ne sont pas tellement dans l'air du temps : Les familles d'aujourd'hui : le défi d'aimer; La famille Martin : lieu de la rencontre de Jésus; L'album de famille : chanter les miséricordes du Seigneur; Une petite voie de sainteté pour tous : abandon et confiance; S'offrir à la miséricorde : un désir de Dieu; La maternité spirituelle : être l'amour au coeur des familles. Viennent se greffer à ces partitions quelques attitudes thérésiennes qui, en plus de nous donner un accès direct à l'expérience spirituelle de Thérèse, peuvent interroger les familles, surtout les familles chrétiennes : s'inspirer des valeurs de Jésus, créer un contexte d'amour, accorder la priorité au plus souffrant, faire plaisir à Jésus et aux autres, souffrir dans l'amour et par amour, s'émerveiller des petites choses du quotidien, accueillir sa faiblesse, supporter avec douceur ses imperfections, passer de la famille restreinte à la famille élargie.

Les familles d'aujourd'hui : le défi d'aimer

La famille, qu'elle soit chrétienne ou non, n'est plus moulée dans un bloc monolithique comme au temps de Thérèse. Certains sociologues disent même qu'elle est en crise, alors qu'il me semble que c'est surtout le couple qui est en crise. Les couples d'aujourd'hui, en se mariant moins qu'avant, en faisant moins d'enfants et en divorçant plus souvent, rendent « la famille incertaine »¹⁰. C'est doublement préoccupant pour le Québec qui détient le plus faible taux de natalité en Amérique et le taux de suicide le plus élevé au monde chez les jeunes âgés de 18 à 24 ans.

Je définis la famille comme « une société d'échange, un système de relations plus ou moins durables qui influencent chacun des membres »¹¹. Cette définition assez large englobe les familles dites traditionnelles, monoparentales, reconstituées. C'est à cette profondeur de la relation, du « vrai de la vie », que Thérèse peut inspirer des familles aujourd'hui. Ce réel thérésien n'est pas virtuel; il n'y a pas de place chez elle pour l'illusion, la simulation, la manipulation. En ce sens, Thérèse n'est pas très reposante, comme l'Évangile, les enfants, la vie... Pour elle, l'amour se prouve dans les petits gestes quotidiens, ce qu'elle appelle jeter des fleurs (un sourire, un regard, une parole, un service), ces riens qui sont le quotidien des familles et qui font « sourire l'Église » (M 4v).

Une évolution rapide des mœurs en Occident, (nouveau rapport homme-femme, influence des médias et de la technologie, priorité accordée aux sentiments, rentabilité à tout prix), a déstabilisé la cellule familiale. Face au défi

10 Louis ROUSSEL, *La famille incertaine*, Paris, Odile Jacob, 1989.

11 Jacques GAUTHIER « La famille chrétienne : lieu de formation des croyants », dans *Enseigner la foi ou former des croyants*, sous la direction de Jean-Claude Petit et Jean-Claude Breton, Montréal, Fides, 1989, p.111.

de la modernité et au pluralisme des conduites, les différents types de familles ne se réfèrent pas uniquement à une institution, mais à un partenariat homme-femme-enfant(s) dont l'idéal est façonné par un vouloir vivre ensemble dans le plus grand respect possible des différences.

Le rôle de la famille n'est plus tellement la transmission d'un patrimoine que la promotion de chacun de ses membres. Elle suit en cela la société individualiste où l'importance est donnée à l'épanouissement personnel et à l'authenticité. Ces valeurs contemporaines créent une pression; on veut être heureux à tout prix. Par contre, ces valeurs d'épanouissement et d'authenticité peuvent servir l'amour mutuel. Lorsque les conjoints s'aident à être eux-mêmes et s'efforcent à ne pas se déplaire, l'union devient plus fragile, mais aussi plus comblante; lorsque les parents aident leurs enfants à être bien dans leur peau, tout en cherchant la meilleure façon d'exercer l'autorité, la relation devient plus exigeante, mais aussi plus valorisante¹².

Si la famille est normalement le lieu de l'apprentissage de l'amour en tant que don et tendresse, le manque de cet amour provoque à coup sûr une grande insécurité chez l'enfant. Son bien-être personnel s'insère dans un bien-être collectif, son « je » d'enfant ne peut vraiment s'épanouir que dans un « nous » familial, où chacun est accepté pour ce qu'il est, différent et autre. Ce passage de l'égoïsme à l'amour, Thérèse le définit clairement : « Aimer c'est tout donner et se donner soi-même » (PN 54, OC 755)¹³.

12 Pour dépasser le simple constat entre éclatement de la famille et modernité, lire cet essai où la cellule familiale est vue comme un lieu de révélation de soi : François de SINGLY, *Le soi, le couple et la famille*, Paris, Nathan, 1995.

13 Les abréviations OC et le chiffre après chaque référence renvoient à la page des *Œuvres complètes*. *Thérèse de Lisieux*, Paris, Cerf-DDB, 1992, (éd. 1996), 1600 p. Les sigles utilisés renvoient aux œuvres de Thérèse en référence à l'édition des *Œuvres complètes*, à l'exception des manuscrits autobiographiques. Les mots en italiques sont ceux qui sont soulignés par Thérèse.

Se donner afin d'épanouir l'autre, le faire exister en plénitude, vouloir son bonheur, telle est la fécondité familiale. Mais compte tenu de la proximité des membres, des épreuves personnelles et des exigences de la société, la famille peut être aussi le lieu de l'étouffement, de la violence, de la haine. Le cri de Gide trouve ici son sens : « Familles, je vous hais! ». Pensons aux cas d'inceste, commis la plupart du temps par un membre immédiat de la famille. Pensons aussi à toute cette maltraitance que les intervenants auprès des familles ont à identifier : « des conduites anti-éducatives et des déviances parentales (humiliations, corrections, carences affectives, abandon éducatif, surinvestissement affectif, etc)¹⁴.

Le « vivre d'amour » thérésien résume bien le défi que les familles ont à relever aujourd'hui. Aimer en famille veut dire donner de son temps, rendre service, s'oublier, pardonner. Tout un défi pour des parents surchargés qui ont à agencer leurs horaires de travail, gérer leur stress et leur fatigue, se débrouiller seuls dans l'éducation des enfants et des adolescents, être à l'écoute de leurs besoins, faire face au cirque médiatique, palier au manque de politique familiale, trouver des garderies convenables, etc. Pas étonnant qu'il y ait une telle soif de simplicité et d'intériorité. Le bonheur si cherché dans les couples et les familles se trouve peut-être dans cette simplicité d'un coeur qui se donne gratuitement, car « aux âmes simples, il ne faut pas de moyens compliqués » (G 33v).

DE *Derniers entretiens* de Thérèse (avril-septembre 1897).

LT *Lettres* de Thérèse, numérotées de 1 à 266.

PN *Poésies* de Thérèse, numérotées de 1 à 54.

Pri *Prières* de Thérèse, numérotées de 1 à 21.

RP *Récréations pieuses* de Thérèse, numérotées de 1 à 8.

¹⁴ Laurence GAVARINI et Françoise PETITOT, « Dire la famille maltraitante : un enjeu pour les professionnels » dans *Les interventions auprès des familles. Enjeux éthiques.*, Montréal, Fides, 2000, p. 78.

En ces temps de mutation et de changement, la famille est plus souvent source d'incroyance que source de foi. Mais de quelle foi parle-t-on? Comment concilier l'être-évangélique et l'être familial? Comment inspirer aux enfants les valeurs relationnelles et attitudes humanisantes de Jésus? Y a-t-il de la place pour une quête de sens, un engagement de justice, une rencontre intérieure du Christ dans les familles d'aujourd'hui?

Ces questions créent du sens. Les réponses ne se trouvent pas toutes faites comme des recettes dans l'Évangile, le Magistère de l'Église, les textes de Thérèse. Les familles peuvent y trouver un idéal, une inspiration, une Présence qui invitent à aller plus loin et à revoir la trop grande place accordée aux biens matériels, à l'argent, au succès, au travail, à la performance, au paraître, au divertissement, à la télévision... Tout cela ne pèse pas bien lourd face à cette parole de Jean de la Croix que Thérèse aimait méditer : « Au soir de notre vie, nous serons jugés sur l'amour ».

La réponse proposée par Thérèse se résume à un mot : aimer. Cette jeune femme n'a rien fait d'extraordinaire, sauf aimer. Elle redit à chaque parent, à chaque enfant : « Aimer, comme notre cœur est bien fait pour cela... Il faut s'en tenir à ce mot unique : Aimer! Il n'y a qu'un être qui puisse comprendre la profondeur de ce mot. Il n'y a que notre Jésus qui sache nous rendre infiniment plus que nous lui donnons » (LT 109, OC, 415).

La famille Martin : lieu de la rencontre de Jésus

Si Thérèse n'avait qu'une seule parole à dire aux familles, ça serait ce nom qui revient le plus souvent dans ses écrits : Jésus. Elle considère sa famille

comme « une branche de lis et le *Lis sans nom* [Jésus] réside au milieu » (LT 102, OC, 406). À dix-sept ans, elle s'exclame avec beaucoup de lucidité : « Ah! quel mystère que l'amour de Jésus sur notre famille!... quel mystère que les larmes et l'amour de cet époux de sang » (LT 112, OC, 418). Le bonheur pour Thérèse est de rencontrer ce Jésus au coeur de ce que nous vivons, de trouver délicieuse la part qu'il nous donne : « L'unique bonheur sur la terre, c'est de s'appliquer à toujours trouver délicieuse la part que Jésus nous donne » (LT 257, OC, 613).

C'est dans les relations humaines, vécues d'abord en famille, que l'on peut rencontrer le Dieu fait homme, « plus tendre qu'une Mère » (A 80v). La famille de Thérèse fut un lieu de rencontre de Jésus, une route de sainteté où chaque membre s'ajusta au rythme du mystère pascal. En regardant cette famille, nous découvrons quatre aspects qui caractérisent idéalement la famille chrétienne : elle est un lieu théologique où Dieu le Père se révèle en son Fils et invite chacun à la sainteté, une église domestique où il se communique dans le concret des réalités terrestres, un lieu d'évangélisation par l'exemple où le témoignage de la foi peut être partagé comme un désir de vivre, et, comme l'écrit si bien Paul VI dans son exhortation *Evangelii nuntiandi*, « un espace où l'Évangile est transmis et d'où l'Évangile rayonne ».

Chaque famille a son style, la famille de Thérèse Martin avait le sien. Elle a vécu des mutations et des passages comme les autres familles. Très catholique et bourgeoise, ce qui n'a rien de péjoratif ici, tant ses membres étaient dépossédés de tout et d'eux-mêmes, cette famille vivait à l'écart de la société, ne s'ouvrant guère sur un environnement communautaire. Ce qui n'empêcha pas les deux parents de travailler, comme tant de couples d'aujourd'hui. Zélie était dentellière à la maison, Louis, horloger-bijoutier.

Thérèse dira d'eux qu'ils étaient « plus dignes du Ciel que de la terre » (LT 261, OC, 620). Elle avoue aussi que sans eux « je serais devenue bien méchante et peut-être me serais perdue » (A 8v)¹⁵.

Les parents auront neuf enfants, dont quatre mourront en bas âge. Thérèse naît le 2 janvier 1873; elle porte le nom de sa soeur morte en 1870. Thérèse, qui a le sens de la famille, priera souvent ces « quatre petits anges », surtout lors du départ de sa soeur Marie pour le Carmel. En pensant à eux, la paix inonde son âme, elle comprend « que si j'étais aimée sur la terre, je l'étais aussi dans le Ciel... Depuis ce moment ma dévotion grandit pour mes petits frères et soeurs et j'aime à m'entretenir souvent avec eux » (A 44r). Bel exemple de solidarité envers ceux et celles de nos familles qui nous ont quittés et dont le lien demeure toujours, malgré la solitude.

On retrouve chez les Martin ces deux pôles : solitude et solidarité. Solitude, par leur vocation propre à suivre le Christ et leur réponse singulière à cet appel; solidarité, qui se traduit par l'entraide et le soutien mutuel sans qu'il y ait la moindre trace de jalousie. Solitude, à cause de la mort de Zélie alors que Thérèse n'a que quatre ans; solidarité, puisque Louis ne fera pas obstacle au désir des cinq filles d'être religieuses, dont quatre seront carmélites à Lisieux. La pauvre Léonie, comme on l'appelait, l'enfant difficile et ignorée de la famille, qui causera tant de soucis aux parents, - ce qui montre qu'aucune famille n'est parfaite -, rentrera définitivement à la Visitation de Caen en 1899¹⁶.

15 Le 26 mars 1994, Jean-Paul II a signé les décrets d'héroïcité des vertus de Louis et Zélie Martin. Déclarés vénérables, ils attendent maintenant d'être béatifiés en couple, ce qui serait une première selon Marie-Béatrice de CÉROU, « Louis et Zélie Martin en route vers la béatification », *Vie Thérésienne*, no 160, 2000, p. 7-23.

16 À cause de ses pauvretés et de ses faiblesses, Léonie est probablement celle qui a le mieux vécu « la petite voie » d'abandon de Thérèse. Lire de Marie BEAUDOUIN-CROIX, *Léonie*

La vie familiale des Martin est réglée autour de cet absolu qu'est Dieu : souveraineté de Dieu, confiance en sa Providence, abandon à sa volonté. Tout dans la famille est occasion de prière, de liturgies familiales en lien avec le cycle liturgique de l'Église. La famille de Nazareth leur sert de modèle. Le père, la mère et les enfants veulent s'aimer de l'amour même de Dieu. Ils répondent au désir de Jésus : « Père, je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée, pour qu'ils soient un comme nous sommes un : moi en eux et toi en moi » (Jn 17, 22).

Si Thérèse a tant parlé de la miséricorde du Père, c'est qu'elle a eu un modèle dans sa vie. À cinquante ans, Louis Martin est presque un grand-père lorsque naît Thérèse. « Je ne puis dire ce que j'aimais papa, tout en lui me causait de l'admiration » (A 12r). Sa fille n'avait « qu'à le regarder pour savoir comment prient les Saints » (A 18r). Compensant pour la perte de la mère, étant chef à sa façon d'une famille monoparentale, il accompagnera Thérèse de ses chants : « Ah! qu'il m'était doux après la *partie de damier* de m'asseoir avec Céline sur les genoux de Papa... De sa belle voix, il chantait des airs remplissant l'âme de pensées profondes... ou bien nous berçant doucement il récitait des poésies empreintes des vérités éternelles » (A 18r).

Même si Thérèse fut entourée d'amour, cela ne l'a pas empêché de souffrir. « Mon âme s'est mûrie dans le creuset des épreuves extérieures et intérieures » (A 3r). C'est au coeur de la vie familiale à Alençon et à Lisieux qu'elle va subir de profondes blessures, suite aux séparations multiples : mise en nourrice après sa naissance, perte de sa mère, abandon de ses deux sœurs aînées qui entrent au carmel, étrange maladie à l'âge de dix ans.

Martin, Une vie difficile, Paris, Cerf, 1989 ; Anne-Marie PELLETIER, « Léonie et les siens ou la grâce de la dernière place » dans *Vie Thérésienne*, no 159, 2000, p. 23-38.

Il ne faut tout de même pas exagérer ces blessures comme s'il n'y avait eu que cela dans son enfance¹⁷. Toute vie humaine est plus complexe que les conditionnements psychologiques et les déterminismes sociologiques. Il est vrai que Thérèse a beaucoup souffert, mais sans se complaire dans la souffrance. Seul l'amour motivait sa vie : « Je veux souffrir par amour et même jouir par amour » (M 4v). Les deuils et les séparations ont été pour elle autant d'occasions de grandir, de se défusionner de ses soeurs et de s'unir à Jésus. Elle ne s'est jamais fait d'illusion sur le pouvoir transformant et purifiant de l'amour-souffrance : « Ne croyons pas pouvoir aimer sans souffrir, sans souffrir beaucoup... notre *pauvre* nature est là! et elle n'y est pas pour rien » (LT 89, OC, 389).

Thérèse est bien placée pour comprendre ces arrachements que vivent tant d'enfants : des enfants déplacés par la mort et la séparation des parents, des enfants aux rêves brisés à qui l'on a volé leur enfance. La parole qu'elle peut leur dire, comme aux familles d'ailleurs, se veut un écho de la Parole de Dieu : restaurer un espace de confiance et d'amour qui est la base de toute relation véritable. Elle l'a fait pour le jeune vietnamien rédemptoriste Marcel Van, dont la cause de béatification est ouverte depuis 1998. Il écrivait en 1955 : « Oh! souffrance! que tu es mystérieuse; seul celui qui sait aimer sait aussi trouver en toi son bonheur »¹⁸.

¹⁷ Je pense aux études suivantes : Jean-François SIX, *La véritable enfance de Thérèse de Lisieux. Névrose et sainteté*, Paris, Seuil, 1972 ; Jacques MAITRE, *L'Orpheline de la Bérésina, Thérèse de Lisieux*, Paris, Cerf, 1995 ; Denis VASSE, *La souffrance sans jouissance ou le martyre de l'amour*, Paris, Seuil, 1998.

¹⁸ MARIE-MICHEL, *L'enfant de l'aurore. Correspondance de Marcel Van*, Paris, Sarmant, 1990, p. 274. Que de jeunes et de moins jeunes se sentent compris en lisant Thérèse, en la priant, elle qui les accueille sans les juger : « Par toutes les souffrances de son enfance, Thérèse les rejoint tous, car il y a un fonds commun qui fait communier aux souffrances des autres, indépendamment du contexte ». DANIEL-ANGE, *Thérèse, l'enfant : apôtre et martyre*, Paris,

On peut penser que Thérèse ait voulu rejoindre ses soeurs en entrant au Carmel. C'est méconnaître le travail que l'Esprit a accompli en elle : « Ce n'est point pour vivre avec mes soeurs que je suis venue au Carmel, c'est uniquement pour répondre à l'appel de Jésus; ah! je pressentais bien que ce devait être un sujet de souffrance continuelle de vivre avec ses soeurs, lorsqu'on ne veut rien accorder à la nature » (G 8v). En effet, les liens du sang sont forts, Thérèse ajoute : « En se donnant à Dieu le coeur ne perd pas sa tendresse naturelle, cette tendresse au contraire grandit en devenant plus pure et plus divine... Je suis heureuse de combattre *en famille* pour la gloire du Roi des Cieux, mais je suis prête aussi à voler sur un autre champ de bataille » (G 9r).

En passant de la famille des Buissonnets à celle du Carmel, Jésus appelle Thérèse Marin à une autre famille, celle de la communion des saints, de l'Église, qui pour saint Paul est « la famille de Dieu » (Ep 2, 19). Ce lien de fraternité va au-delà des liens familiaux qui peuvent devenir des obstacles pour le Royaume de Dieu. Thérèse montre, à la suite de Jésus, que la famille n'est pas une fin en soi, même si elle peut être le lieu de l'amour et du service. Comme les autres réalités terrestres, elle est une étape et un moyen pour bâtir le Royaume, le lieu de passage de l'état d'enfants de parents humains à celui d'enfants de Dieu. Car l'unique but de cette nouvelle communauté est de faire la volonté du Père : « Celui qui fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, celui-là est pour moi un frère, une soeur et une mère » (Mt 12, 50). Voilà ce qu'est Thérèse dans cette famille missionnaire de Jésus où elle reconnaît la paternité de Dieu : « La perfection consiste à faire sa volonté et l'âme qui se livre entièrement à Lui est appelée par Jésus Lui-même "Sa Mère, Sa Soeur" et toute sa famille » (LT 142,

Fayard, 1999, p. 39. Sur l'influence de Thérèse auprès des jeunes de ce siècle, voir *Les Témoins de l'avenir*, Paris, Sarment, 1985 ; *Nés pour aimer. Thérèse et les jeunes*, Paris, Sarment, 1996.

OC, 464). La famille est alors beaucoup plus image de quelqu'un que modèle de quelque chose.

L'album de famille : chanter les miséricordes du Seigneur

Qui n'a pas un album de famille quelque part qu'il ouvre à l'occasion en sirotant un café ou une tisane? Les photos, plus ou moins jaunies, les souvenirs, plus ou moins heureux, défilent sous nos yeux. Nous tournons les pages et la mémoire déverse son plein d'émotion, prisonniers que nous sommes de ces instants oubliés. Nous buvons à la source du pays de notre enfance. Nous voudrions arrêter le temps pour revivre ces moments d'amour avec nos parents, nos frères et soeurs. On se reconnaît dans telle photo de notre père ou de notre mère, visage exposé dans nul journal, pétri par Dieu, sorti de toute éternité de son regard poétique. Et l'on se prend à remercier ce Dieu d'amour de nous avoir donné cette famille, la nôtre, avec ses grandeurs et ses limites, et l'on chante ses miséricordes à notre égard, même si tout ne fut pas parfait.

C'est ce que fit Thérèse au début de 1895, où elle venait d'avoir vingt-deux ans. Elle était au carmel de Lisieux depuis sept ans. Elle commença à écrire, à la demande de sa soeur et marraine Marie, ce qui au départ se voulait être un garde-mémoire des souvenirs familiaux qu'elle dédia à son autre soeur Pauline, mère Agnès de Jésus. Ce qui deviendra le Manuscrit A, soit les huit premiers chapitres de son *Histoire d'une âme*, n'était donc pas destiné au public, d'où les nombreux détails de son enfance et des autres membres de sa famille. Elle écrit par obéissance, ne voulant faire plaisir qu'à Jésus et à ses soeurs, sans rechercher le moindre effet littéraire. Elle divise son Manuscrit A en trois

périodes qui sont reliées à l'histoire même de sa famille, ce qui nous révèle l'importance de cette réalité pour elle.

Dans l'histoire de mon âme jusqu'à mon entrée au Carmel je distingue trois périodes bien distinctes; la première malgré sa courte durée n'est pas la moins féconde en souvenirs, elle s'étend depuis le réveil de ma raison jusqu'au départ de notre Mère chérie pour la patrie des Cieux (A 3v)... C'est à partir de cette époque de ma vie qu'il me fallut entrer dans la seconde période de mon existence, la plus douloureuse des trois, surtout depuis l'entrée au Carmel de celle que j'avais choisie pour ma seconde "Maman". Cette période s'étend depuis l'âge de quatre ans et demi jusqu'à celui de ma quatorzième année, époque où je retrouvai mon caractère d'*enfant* tout en entrant dans le sérieux de la vie (A 13r)... En cette *nuit de lumière* [grâce de Noël] commença la troisième période de ma vie, la plus belle de toutes, la plus remplie des grâces du Ciel (A 45v).

Si la famille est une réalité universelle, c'est parce qu'il y a des êtres singuliers qui la composent. En racontant sa propre destinée, Thérèse s'ouvre à l'universel. Elle écrit ce qu'elle ressent, presque en plans cinématographiques, sans élaborer de cadre fictif, contrairement à Thérèse d'Avila qui utilise l'image du château et Jean de la Croix qui structure sa pensée autour du thème de la nuit. Elle regarde avec son œil de carmélite ce qu'elle a vécu depuis sa naissance, comme si elle avait les photos sous les yeux : Alençon, la mort de sa mère, la tendresse de son père, les jeux avec ses sœurs, les Buissonnets, l'abbaye des bénédictines, sa guérison à dix ans, la grâce de Noël, le voyage à Rome, l'entrée au carmel, les premières années de sa vie religieuse.

Cet « album de famille » dépasse le simple récit de vie et le journal intime car il témoigne de l'action de Dieu. Thérèse revoit son passé sous le regard de Dieu, c'est-à-dire avec amour. Elle invente un nouveau genre littéraire : chanter les miséricordes du Seigneur. « Je ne vais faire qu'une seule chose : Commencer à chanter ce que je dois redire éternellement – "Les Miséricordes du Seigneur" » (A 2r). Elle nous y invite, à la suite du missionnaire l'abbé Bellière : « Comme moi

vous pouvez chanter les miséricordes du Seigneur, elles brillent en vous dans toute leur splendeur » (LT 247, OC, 603).

Chanter et rendre grâce pour la miséricorde divine, telles sont des attitudes typiquement thérésiennes. Elle rejoint ainsi ce qu'il y a de plus spécifique dans le christianisme : la gratuité de l'amour de Dieu. Saint Paul ne cessait de rendre grâce en voyant l'action de cet amour en lui et dans les différentes familles et églises. Il exhortait sans cesse à être dans la joie, à rendre grâce, à « devenir eucharistie », selon l'heureuse formule du poète Patrice de La Tour du Pin dans son hymne *Tous les chemins de Dieu vivant*¹⁹.

Thérèse accueille ce qui est lui donné comme venant de Dieu. Son chant en est un d'action de grâces face à la miséricorde divine. Elle a d'ailleurs composé une chanson qui s'intitule « Mon Chant d'aujourd'hui » (PN 5, OC, 645). Ce chant a commencé dès le sein maternel, comme en témoigne cette confiance de Zélie Martin à sa belle-soeur, quinze jours après la naissance de Thérèse : « Pendant que je la portais, j'ai remarqué une chose qui n'est jamais arrivée pour mes autres enfants : lorsque je chantais, elle chantait avec moi »²⁰.

Thérèse vibre au chant de sa mère comme elle le fera pour Jésus dont elle perçoit les vibrations de sa miséricorde dans sa vie. Ainsi, quatre mois avant sa mort, elle reprendra la plume pour continuer le chant du Manuscrit A, ce qui deviendra le Manuscrit G, dédié à mère Marie de Gonzague : « Ma Mère bien-

¹⁹ Pour l'étude de cette hymne de La Tour du Pin, voir mon essai, *Que cherchez-vous au soir tombant?* Cerf/Médiaspaul, 1995, p. 153-165. Pour une introduction à la vie et à l'oeuvre de ce poète de la liturgie, voir mon livre *Prier 15 jours avec Patrice de La Tour du Pin*, Paris, Nouvelle Cité, 1999.

²⁰ *Correspondance familiale de Zélie Martin*, Lisieux, Office central, 1958, lettre 85. Conrad de Meester déplore avec raison l'oubli de ce chant entre Zélie et Thérèse dans les études de Six et de Maître ; voir « Zélie Guérin : mère de Thérèse ou l'histoire d'une longue libération », *Vie Thérésienne*, no 157, p. 31 .

aimée, vous m'avez témoigné le désir que j'achève avec vous de *Chanter les Miséricordes du Seigneur* » (G 1r). La nuit du néant la fera même chanter au sein des ténèbres les plus obscures : « Lorsque je chante le bonheur du Ciel, l'éternelle possession de Dieu, je n'en ressens aucune joie, car je chante simplement ce que *je veux croire* » (G 7v).

L'attitude de Thérèse de chanter malgré la nuit de l'âme nous interpelle. Ne dit-on pas que chanter c'est prier deux fois? Une famille qui chante est une famille unie. Si Thérèse chante tant, c'est parce qu'elle s'est sentie aimée et désirée dès le sein de sa mère, comme elle se sentira aimée et désirée de Jésus tout au long de sa vie. Qui dira l'importance de cette première relation fusionnelle avec la mère où le fœtus expérimente l'amour d'une façon instinctive²¹? Plus tard l'enfant s'apercevra que sa mère n'est pas tout, elle n'est ni Dieu ni le Ciel, mais il aura tout de même eu un avant-goût de cette présence mystérieuse qui est la source de son désir profond d'aimer. Le souvenir de l'amour et de l'union ne se perd jamais.

Les sciences humaines seront toujours très limitées pour éclairer ces obscurs chemins de la grâce divine et de la liberté humaine. Thérèse sait bien que Dieu seul peut convertir et guérir tel conjoint, tel enfant. Cependant, la grâce épouse la nature, aussi faut-il que des parents et des éducateurs forment cette nature de l'enfant pour que son chant soit celui de l'amour. « Comme les petits oiseaux apprennent à *chanter* en écoutant leurs parents, de même les enfants apprennent la science des vertus, le *chant* sublime de l'Amour Divin, auprès des âmes chargées de les former à la vie » (A 53r).

²¹ Des études récentes de psychologues britanniques ont montré que les bébés peuvent, plus d'un an après leur naissance, se souvenir de sons qu'ils ont entendu jusqu'à trois mois avant leur naissance. (Source : *Le Devoir*, 11 juillet 2001, A 2).

Une petite voie de sainteté pour tous : abandon et confiance

Lorsque Thérèse écrit, en parlant d'humilité et de sainteté, qu'il suffit de « supporter avec douceur ses imperfections » (LT 243, OC, 599), elle trace tout un programme pour les couples et les familles. Cela commence par les pardons envers soi-même : manque de patience envers l'enfant, difficulté à aimer, refus de dialoguer... En reconnaissant avec douceur que je suis imparfait, j'accepte ce que je suis fondamentalement : un être mortel et limité. Cet idéal de douceur et de vérité, si caractéristique à saint François de Sales, peut donner une orientation nouvelle aux relations conjugales et familiales. Il s'agit ici de reconnaître son incapacité à parvenir par soi-même à l'amour, de réaliser que l'on a besoin de l'autre pour y arriver, surtout de celui qui est le plus faible, le plus souffrant, auquel Jésus s'identifie le plus, car « plus on est faible, sans désirs, ni vertus, plus on est propre aux opérations de cet Amour consumant et transformant » (LT 197, OC, 552).

Ce constat d'impuissance est la base de la « petite voie » thérésienne, où les faiblesses et les échecs ne mènent pas au désespoir, puisqu'elles sont des occasions de prendre l'ascenseur de l'amour que sont les bras de Jésus et de se laisser inonder par sa miséricorde, à l'exemple de l'enfant prodigue. « Oui je le sens, quand même j'aurais sur la conscience tous les péchés qui se peuvent commettre, j'irais, le cœur brisé de repentir, me jeter dans les bras de Jésus, car je sais combien Il chérit l'enfant prodigue qui revient à Lui » (G 36v).

En révélant un Dieu Père qui aime ses enfants tel qu'ils sont, Thérèse répond au scepticisme et au relativisme de ce temps. L'acceptation de sa finitude la garde des tentations de la révolte. Son ciel est de rester en présence

de ce Dieu, « de l'appeler mon Père et d'être son enfant » (PN 32, OC, 715). En proposant une voie d'enfance spirituelle où la faiblesse n'est pas un obstacle à l'amour que Dieu veut déposer dans nos mains vides, Thérèse mise sur l'espoir et non la peur, sur l'abandon et non l'héroïsme. « Je ne me fais pas de peine en voyant que je suis la *faiblesse* même, au contraire c'est en elle que je me glorifie et je m'attends chaque jour à découvrir en moi de nouvelles imperfections. Me souvenant que *la Charité couvre la multitude des péchés*, je puise à cette mine féconde que Jésus a ouverte devant moi » (G 15r). Belle parole d'espérance pour les couples séparés et divorcés, pour les familles brisées et les enfants blessés.

Ce ne sont pas nos oeuvres que Dieu veut, mais notre amour. Il ne veut pas des familles parfaites, mais des familles qui aiment. La vie ordinaire et les réalités conjugales et familiales (conjoint, enfant, sexualité, métier, maison, quartier, école, repas, loisir...) deviennent alors le lieu de la sainteté, c'est-à-dire le lieu de l'accueil et de l'amour²².

La petite voie de sainteté proposée par Thérèse se prête bien au concret de la réalité familiale, car l'accent n'est pas mis sur les moyens extraordinaires et les phénomènes sensibles mais sur la miséricorde de Dieu et notre attitude de confiance filiale et d'espérance envers ce Dieu Père. Bien avant Vatican II, Thérèse montre que la sainteté est accessible à tous. Ce caractère universel de son message rejoint une spiritualité qui déborde les clôtures et les cloîtres. À partir d'un « faire d'amour » au carmel de Lisieux, elle « dit » une spiritualité de

²² Le sociologue sait que telle culture ambiante crée son modèle familial. Le théologien sait qu'au-delà de l'alternance des modèles de famille, il y a la permanence d'une vocation unique à la sainteté, telle qu'annoncée par le concile Vatican II. Lire ici le chapitre V de *Lumen Gentium* sur la vocation universelle à la sainteté dans l'Église, ainsi que le chapitre sur la dignité du mariage et de la famille dans la constitution pastorale *Gaudium et spes*.

type laïc qui peut se vivre partout, une spiritualité qui découle d'une théologie en tant que pratique de l'amour. Elle renouvelle ainsi « les conceptions de Dieu, de l'Église et de la sainteté en prenant simplement un chemin de confiance balisé par la foi en la miséricorde divine »²³.

Il me semble que cette « petite voie » toute simple de Thérèse, où l'on s'accepte tel que l'on est et où l'on se laisse aimer par le Dieu-Amour, est libératrice et guérissante pour les familles parce qu'elle mène à l'émerveillement. Nous nous étonnons des beautés qui se trouvent non pas dans les contrées éloignées mais à l'intérieur même de notre maison. L'ordinaire devient le lieu de révélation du Dieu fait homme qui a vécu les réalités familiales. Nous percevons son mystère dans ce qui est le plus familier. L'enfant et le conjoint, qui peuvent parfois être décevants et agaçants, sont vus dans l'optique d'une vie théologale faite de foi-confiance, d'espérance-désir, d'amour-pardon. Telle est la petite voie de Thérèse dont l'amour est abandon et le chemin confiance : « C'est la confiance et rien que la confiance qui doit nous conduire à l'Amour » (LT 197, OC, 553).

S'offrir à la miséricorde : un désir de Dieu

Thérèse s'émerveille à chaque instant de l'amour de Jésus qu'elle voit à l'oeuvre dans les événements ordinaires de la vie. Elle n'enferme pas le christianisme dans un moralisme étroit, mais, fidèle à l'Évangile, elle l'ouvre sur la miséricorde d'un Dieu qui n'est pas « venu appeler les justes, mais les

²³ Jacques GAUTHIER, *Thérèse de l'Enfant-Jésus, docteur de l'Église...* p. 105-106.

Pour la caractère laïc de la spiritualité de Thérèse, voir Yves CONGAR, *Jalons pour une théologie du laïc*, Paris, Cerf, 1954; Jean GUITTON, *Le Génie de Thérèse de Lisieux*, Paris, Éditions de l'Emmanuel et Office central de Lisieux, 1995.

pécheurs » (Mc 2, 17); « Car le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu » (Lc, 19, 10). La miséricorde est pour elle le nom de l'amour qui s'abaisse pour nous élever. C'était sa vocation de le dire à une époque où l'on parlait plus d'un Dieu justicier.

À moi il a donné sa *Miséricorde infinie* et c'est à *travers elle* que je contemple et adore les autres perfections Divines... Alors toutes m'apparaissent rayonnantes d'*amour*, la Justice même (et peut-être encore plus que toute autre) me semble revêtue d'*amour*... Quelle douceur de penser que le Bon Dieu est Juste, c'est-à-dire qu'il tient compte de nos faiblesses, qu'il connaît parfaitement la fragilité de notre nature » (A 83v).

Thérèse rejette l'image d'un Dieu vengeur qui a hanté tant de familles. Pour elle, l'amour de Dieu ne peut être qu'un amour immolé qui embrase notre néant. « Pour que l'*Amour* soit pleinement satisfait, il faut qu'il s'abaisse, qu'il s'abaisse jusqu'au néant et qu'il transforme en *feu* ce néant» (M 3v). Le plaisir de Dieu est donc que nous nous laissions aimer par lui, avec nos joies et nos souffrances. Thérèse en fera l'objectif de sa vie : faire plaisir à ce Dieu d'amour en lui procurant la joie de se donner autant qu'il le désire, de recevoir sa miséricorde et de la répandre.

Pour réaliser cet objectif, Thérèse nous invite à nous offrir à la miséricorde divine, d'autant plus qu'aucune créature ne peut combler pleinement notre manque d'amour. L'amour humain porte des promesses qu'une relation profonde avec Dieu vient épanouir. L'amour dont il est question ici est un amour donné, offert, malgré les égoïsmes et les défauts, un amour de compassion qui soutient chaque membre de la famille : « Ah! je comprends maintenant que la charité parfaite consiste à supporter les défauts des autres, à ne point s'étonner de leurs faiblesses, à s'édifier des plus petits actes de vertus qu'on leur voit pratiquer » (G 12r). Cet amour demande l'oubli de soi pour qu'il

débouche sur le don de soi. Cette grâce de s'oublier est ce qu'il y a de plus difficile, selon Bernanos. Pour Thérèse, il s'agit d'aimer Jésus : « il n'y a qu'à l'aimer sans se regarder soi-même, sans trop examiner ses défauts » (LT 142, OC, 464). Comment? En s'endormant sans crainte sur son coeur : « L'amour qui ne craint pas, qui s'endort et s'oublie / Sur le Cœur de son Dieu, comme un petit enfant » (PN 3, OC, 639).

Jésus, en nous exhortant à nous aimer les uns les autres, nous révèle un nouveau type de relations où Dieu est Père, les autres, nos frères et soeurs, l'humanité, une grande famille. Thérèse découvre que c'est lui qui aime en nous : « jamais je ne pourrais aimer mes sœurs comme vous les aimez, si *vous-même*, ô mon Jésus, ne les *aimiez* encore *en moi* » (G 12v). Ce défi de nous aimer au jour le jour nous empêche de nous évader dans les fantasmes du couple idéal et de la famille parfaite. La miséricorde divine se manifeste à même notre misère. Nos limites sont une occasion de voir en l'autre l'infini de l'amour de Dieu. Notre propre solitude nous dit que l'amour humain ne peut pas tout nous donner. Nous sommes tous des libertés en devenir. C'est faire fausse route que d'attendre des autres, surtout des conjoints et des enfants, qu'ils soient tout pour nous, puisqu'ils sont eux aussi des êtres imparfaits et mortels, des êtres de désir assoiffés d'infini. Cette solitude acceptée débouche sur la solidarité. Thérèse en est l'exemple parfait; de la solitude de son cloître, elle est devenue patronne des missionnaires.

La carmélite de Lisieux montre que l'amour de Dieu, méconnu et rejeté, peut seul habiter notre solitude et rassasier notre désir. Dieu veut nous rencontrer personnellement, là où nous sommes, pour nous brûler de son amour : « Il me semble que vous seriez heureux de ne point comprimer les flots d'infinies tendresses qui sont en vous » (A 84r).

Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus (1895-1967), grand disciple de Thérèse, définit ainsi ce Dieu tendre, à la suite du Pseudo-Denys et de Thomas d'Aquin : « Dieu est le *Bonum diffusivum sui*, la Bonté, le Bien qui se diffuse lui-même de soi »²⁴. Thérèse l'a compris : « J'ai reçu la grâce de comprendre plus que jamais combien Jésus désire être aimé » (A 84r). Les couples et les familles n'ont qu'à recevoir gratuitement cet amour.

La maternité spirituelle : être l'amour au coeur des familles

La famille a comme tâche la personnalisation et l'humanisation de ses membres. Mais elle rame souvent à contre-courant d'une société de consommation et de compétition qui ne favorise pas la confiance, la gratuité, l'espérance, l'hospitalité, le don de soi, ces valeurs évangéliques qui ont tant inspiré Thérèse. La société s'en ressent, car ce que les familles vivent se reflètent nécessairement sur la société, et ce que la société vit influence aussi les familles. Jean-Paul II va plus loin en affirmant dans l'exhortation *Familiaris Consortio* : « L'avenir de l'humanité passe par la famille ». L'avenir de l'Église aussi.

Thérèse va être l'amour au coeur de cette Église et des familles, car c'est là un souhait de Dieu. Si elle a un tel désir de sauver les âmes, c'est pour communier à la miséricorde divine qui veut se répandre et que Jésus exprime sur la Croix par ce cri : « J'ai soif ». « Il nous tend la main comme un *mendiant* » (LT 145, OC, 470). Aussi entrera-t-elle au carmel pour répondre à cette soif des

²⁴ Louis MENVIELLE, *Thérèse Docteur racontée par le Père Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus, tome II. Les clés de la Petite Voie*. Venasque et Saint-Maur, Éd. du Carmel et Éd. Parole et Silence, 1998, p. 37.

âmes et oeuvrer à la conversion des pêcheurs. Elle avait obtenu le repentir de Pranzini qui avait égorgé deux femmes et une petite fille. Il embrassa le crucifix avant d'être guillotiné. La carmélite en a fait l'expérience ; aucun enfant n'est irrécupérable pour le Dieu fait homme.

Avec Pranzini, Thérèse découvre la maternité spirituelle : il sera son « premier enfant » (A 46v). Dans les derniers dix-huit mois de sa vie, où elle est plongée dans une nuit de la foi qui est plus une épreuve de l'espérance, elle se reconnaîtra de la même famille que les pécheurs, mangeant à la même table qu'eux. Ils ne sont plus ses enfants mais ses frères : « Mais Seigneur, votre enfant l'a comprise votre divine lumière, elle vous demande pardon pour ses frères, elle accepte de manger aussi longtemps que vous le voudrez le pain de la douleur et ne veut point se lever de cette table remplie d'amertume où mangent les pauvres pécheurs avant le jour que vous avez marqué » (G 6r).

Cette expérience d'amertume rejoint des familles d'aujourd'hui. Dieu est souvent perçu comme absent et son apparent silence devant le mal en scandalise plus d'un. N'y a-t-il pas ici une expérience de la souffrance d'un Dieu démuné devant cette liberté humaine où l'être humain peut tout faire sans Dieu! Mais à la suite de saint Paul qui se glorifiait dans ses faiblesses, Thérèse sait que la faiblesse de Dieu manifeste la puissance de son amour désarmé, car « Ce qui est faiblesse de Dieu est plus fort que les hommes... Ce qu'il y a de fou dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour confondre les sages; ce qu'il y a de faible dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour confondre ce qui est fort » (1 Co 1, 25, 27).

Thérèse est une épouse aux mains vides qui ne vit que pour l'amour de Jésus, une soeur qui ne souffre que par amour pour Jésus, une mère qui enfante

ce Jésus chez les autres. Elle rend ainsi le Christ présent d'une façon toute nouvelle pour l'Église et la famille en étant solidaire de ses frères et sœurs en humanité. Mais ses désirs étant infinis, il lui faut toutes les vocations : « être ton *épouse*, ô Jésus, être *carmélite*, être par mon union avec toi, la *mère* des âmes, devrait me suffire... il n'en est pas ainsi... Sans doute ces trois privilèges sont bien *ma vocation, Carmélite, Épouse et Mère*, cependant je sens en moi d'autres *vocations*, je me sens la *vocation de Guerrier, de Prêtre, d'Apôtre, de Docteur, de Martyr*; » (M 2v). L'amour sera sa vocation profonde, au coeur de l'Église et des familles.

Je compris que l'*Amour seul* faisait agir les membres de l'Église, que si l'*Amour* venait à s'éteindre, les Apôtres n'annonceraient plus l'Évangile, les Martyrs refuseraient de verser leur sang... Je compris que *l'Amour renfermait toutes les Vocations, que l'Amour était tout, qu'il embrassait tous les temps et tous les lieux... en un mot qu'il est Éterne!*... Alors dans l'excès de ma joie délirante, je me suis écriée: Ô Jésus, mon Amour... ma *Vocation* enfin je l'ai trouvée, *MA VOCATION, C'EST L'AMOUR!* Oui j'ai trouvé ma place dans l'Église... dans le Cœur de l'Église, ma Mère, je serai l'*Amour*... ainsi je serai tout... ainsi mon rêve sera réalisé (M 3v).

Après Pranzini et les frères et soeurs qui n'ont pas la foi, la famille de Thérèse va s'agrandir sans cesse. Sa dernière communion, le 19 août 1897, sera pour Hyacinthe Loyson, ce prêtre carme qui avait quitté les ordres pour fonder sa propre église. Elle brûle d'amour pour sa famille élargie qu'est l'Église et pour ceux qui en sont loin. Son coeur n'aura pas de répit tant que l'amour de Dieu ne sera pas satisfait. Elle est heureuse de partager ce feu avec le Père Roulland et surtout l'abbé Bellière en qui elle découvre une âme soeur : « J'ai senti que vous deviez avoir une âme énergique et c'est pour cela que je fus heureuse de devenir votre soeur » (LT 247, OC, 603).

Thérèse, en grande amoureuse de Jésus, est toujours prête à s'envoler, « avec l'amour non seulement j'avance mais je *vole* » (A 80v), mais elle garde

sans cesse les deux pieds sur terre, aussi voulait-elle passer son ciel à faire le bien sur la terre. Et pour elle, faire le bien, c'est faire aimer Jésus, telle est sa mission, comme elle l'écrit à l'abbé Bellière, le 24 février 1897 : « Je prie aussi pour toutes les âmes qui vous seront confiées... Je désirerai au ciel la même chose que sur la terre : Aimer Jésus et le faire aimer » (LT 220, OC, 576). Telle est sa mission ultime : être l'amour au coeur de l'Église, sa famille élargie. Ainsi, son album de famille s'étend aux extrémités du monde.

Conclusion : un Dieu qui est amour et famille

L'amour renvoie à une quête qui dépasse la personne, le couple, la famille. Thérèse la chercheuse n'a pas de réponses toutes faites face au mystère de l'amour. Elle a vécu un amour personnel et universel qui est source et chemin, joie et souffrance. Il y a une grande attente de cet amour don et tendresse dans les couples et les familles d'aujourd'hui, malgré les échecs et les désillusions. Il y a une telle soif de paix, d'harmonie, de liberté qui ne peut être étanchée que par le choix d'aimer, ce désir qui a amené Thérèse au désir même d'un Dieu-Trinité qui a soif d'aimer et d'être aimé.

L'expérience spirituelle de Thérèse est fondamentalement trinitaire. Pour elle, Dieu est famille, Un et Trois, relation de personnes, circuit d'amour, prenant sa joie surtout en ceux qui sont petits, faibles, malades, impuissants, démunis. Toute relation vient de là, l'homme et la femme étant créés à son image et à sa ressemblance. Chaque personne de la Trinité est tournée vers l'autre, ouverte à

l'amour qui fait vivre; ainsi chaque membre de la famille se découvre vivant lorsqu'il rencontre un père, une mère, un frère, une soeur qui le regardent avec amour.

Thérèse vit ainsi une communion intime avec ce Dieu Père qui s'abaisse en son Fils pour nous élever dans son Esprit et faire de nous ses fils et ses filles adoptifs : « Dieu a envoyé dans nos coeurs l'Esprit de son Fils qui crie, Abba, Père! » (Ga 4, 6). Elle célèbre cet amour divin avec son génie propre, à la manière de l'Esprit: « Si Thérèse enseigne, si elle est Docteur, c'est à la manière dont l'Esprit de Dieu se manifeste au monde et l'accompagne, c'est-à-dire dans l'inattendu, l'imprévisible, mais aussi et ainsi, dans un constant et parfait accord entre le message transmis et les besoins les plus secrets ou les plus explicites de nos sociétés²⁵ ».

Si son message trouve encore écho dans des familles, c'est parce qu'il transcende les siècles. Thérèse propose une manière filiale de vivre l'Évangile qui s'applique à tous les états de vie. Elle est la soeur universelle qui accueille pour nous la beauté salvatrice de la croix et de la résurrection. Elle n'est pas seulement Thérèse de l'Enfant Jésus, mais aussi de la Sainte Face, comme l'indique son nom de religieuse. L'amour qu'elle propose ne peut pas se vivre sans un dépouillement intérieur qui est l'oeuvre même de l'Esprit et qui mène à la joie : « Je l'ai bien senti, la joie ne se trouve pas dans les objets qui nous entourent, elle se trouve au plus intime de l'âme, on peut aussi bien la posséder dans une prison que dans un palais; la preuve, c'est que je suis plus heureuse au Carmel, même au milieu des épreuves intérieures et extérieures, que dans le

²⁵ Mgr André DUPLEIX, « Préface » dans *Thérèse et ses théologiens*, (sous la direction de Joseph Baudry), Colloque sainte Thérèse, Institut Catholique de Toulouse, Versailles, éd. Saint-Paul, Venasque, éd. du Carmel, 1998, p. 6.

monde entourée des commodités de la vie et *surtout* des douceurs du foyer paternel » (A 65r).

Sa vie spirituelle n'est pas seulement filiale, elle est aussi sponsale, c'est-à-dire vécue comme une relation de couple, un coeur-à coeur, où l'union avec Jésus se vit dans le quotidien. Soeur universelle et fille de l'Église, elle se voit aussi comme l'épouse de Jésus et la mère de tous. Le jour de sa profession religieuse devient le jour des noces avec le Verbe de Dieu. S'inspirant du mariage de sa cousine Jeanne Guérin avec le docteur Francis La Néele, elle s'amuse à composer une lettre d'invitation de son mariage avec Jésus. Cette alliance avec son Jésus en est une d'amitié où le désir de lui faire plaisir sera toujours présent.

Cette vie spirituelle d'union et d'amitié, animée par l'Esprit Saint et vécue au coeur de la réalité quotidienne, peut inspirer nos relations familiales. Depuis l'incarnation du Dieu fait homme, il ne peut pas y avoir d'opposition entre amour de Dieu et du prochain, spiritualité et sexualité, prière et travail, sainteté et famille. C'est toute l'existence entière qui est vie spirituelle. Le charisme propre de Thérèse, don de l'Esprit pour l'Église, aura d'avoir montré concrètement que sa petite voie de sainteté est accessible à tous. Il ne s'agit pas de prouver quoi que ce soit en accomplissant des oeuvres multiples, mais de faire le peu qui est demandé avec amour. C'est une question de foi et d'espérance. L'image familiale qu'elle utilise pour illustrer cela reste toujours valable : « *L'abandon* du petit enfant qui s'endort sans crainte dans les bras de son père » (M, 1r). Heureuses les familles qui accueillent un tel amour dans leurs maisons, Thérèse sera pour eux visage et parole de Dieu.